

L'enfant du psychanalyste

Il y a l'enfant, il y a le psychanalyste et ce « du » qui les relie, préposition courante, parfois marque d'appartenance, mais aussi de détermination signifiant la qualité ou le sens, une apposition dont on perçoit d'emblée la continuité.

L'ouvrage aborde, je dirais, ces trois points dans une grande richesse d'articles dont on aimerait pouvoir parler plus longuement, et dont on entend déjà parler dans les couloirs.

Tout d'abord, qu'en est-il de la spécificité de cette rencontre ?

Il est annoncé dès l'argument qu'il n'y a pas spécifiquement de psychanalyse de l'enfant, mais une psychanalyse de quiconque avec un sujet. Ce qui n'empêche pas d'en définir la consistance, car reconnaissons que l'enfant à tout de même une place très particulière pour chacun d'entre nous.

En effet, de quel enfant s'agit-il ? Sujet d'un roi ? Sujet d'un livre ? Sujet grammatical ? Avec pour point paradoxal que pour se sentir reconnu comme sujet, il faille passer par l'état d'objet, car « il n'y a de désir que d'être objet du désir de l'Autre ».

Le sujet grammatical qui nous intéresse tout particulièrement est celui de la proposition, le sujet du verbe. Il est comme le sujet du livre, ce dont il est question à ce moment du discours où il paraît. Il est objet de l'énoncé. Ceci toutefois ne spécifie pas ce sujet. Reste que le sujet est ici sujet de l'action. Reste aussi que le sujet de l'action est sujet dans le récit de l'action ; il est sujet dans le discours. Il est sujet pour un autre qui énonce le récit ou pour un autre à qui le récit s'adresse. Reste enfin à savoir ce qu'il en est du sujet dont nous parlons ici qui a à voir avec le désir, mais parfois aussi avec la mort.

La relation à l'autre n'est fondée que par le désir qui s'exprime sous forme de « demande », de symptôme, de délire...

Il n'est pas seulement l'être organique ou inachevé qu'il est dans son essence. Il représente ce que l'adulte, père, mère, éducateur, psychiatre, et pourquoi pas psychanalyste... a été. L'enfant, qu'il soit fou ou pas, représente ce que nous avons été, ce que nous aurions pu être aussi... et par son devenir, les espoirs abandonnés, les illusions brisées, les rêves inachevés. Il représente ce que nous aurions pu être, avec peut-être la difficulté d'accepter l'idée que nous aurions pu être fou, ou que, à un moment quelconque de notre enfance, nous avons pu être fou...

Aussi, il y a ici autant d'enfants que de psychanalyste, dont chaque plume révèle le style. Parfois les points de vue se complètent, parfois ils se frottent, mais tous en tout cas participent de la réflexion.

S'il est un point sur lequel plusieurs des auteurs semblent insister, c'est celui de ***l'engagement*** du psychanalyste dans cette rencontre avec un enfant, je dirais, sur fond de « ***pari*** » ***du sujet***. Il semble en cela que seul celui qui se met soi-même en jeu peut véritablement représenter un point de référence pour un autre, car l'implication personnelle reste la racine même de la fiabilité. Si cet engagement est intrinsèque au travail d'analyse et en filigrane dans plusieurs des articles, il est aussi clairement énoncé dans ceux qui témoignent plus spécifiquement de la rencontre avec la folie de l'enfant. Je pense à l'article de **Marie-Claude Thomas** qui dans un témoignage clinique détaillé, définit comment, en tant qu'analyste engagée auprès d'un patient, pris dans le pari de l'émergence d'un sujet possible, ce qu'elle considère comme une manifestation maximale de l'angoisse, à savoir la violence, un travail est possible. L'en-jeu réside dans l'émergence de quelques signifiants soulignés, (certes parfois forcés peut-être à l'image de cette même violence rencontrée ?), là où précisément l'Autre, référent du langage, prend et tient sa place pour qu'un autre s'arrime et possiblement se construise. Elle rattache cette violence originelle à la source même de l'émergence du sujet, voue à l'analyste « le poids » presque matériel d'une coupure idéalement imposée à l'endroit signifiant et d'une possible écriture, vers ce qui serait une diminution de la jouissance, une mise en jeu des signifiants avec moins de violence dans le rapport au langage et une mise en activité de la pensée vers Eros, la liaison !

L'engagement de l'analyste, qui est ici peut-être un peu plus qu'un positionnement, vers lequel l'enfant psychotique nous convoque, est également mentionné dans deux autres articles qui concernent les lieux institutionnels, celui de **Hervé Bentata**, sur le secteur de St Denis, et celui de **Frédéric Pellion**, CMP de Vanves. Je dirais, sur fond d'histoire et de références théoriques, mais aussi de difficultés actuelles de l'inscription de la psychanalyse dans les lieux de soins publics, particulièrement mise à mal dans l'approche de l'autisme et de la psychose de l'enfant (qu'on a d'ailleurs tendance à mettre dans le même panier), ces lieux rendent compte d'une adaptation toujours possible à ce qui s'y rencontre.

Pour exemple, cette réflexion sur la logique de l'acte psychanalytique dans un service de pédopsychiatrie où fort de leur expérience et selon le constat que dans l'autisme et la psychose de l'enfant, il faut de **l'institué** autour de la cure pour que celle-ci soit possible, passage a été mené entre hôpital de jour et CATTP pour proposer une succession de temps d'accueil et de séparation/d'absence, une scansion logique et non chronologique participant de la mise en place du signifiant, comme fonction tierce et de « médiation ». Les temps d'analyse se doivent aussi d'être pleinement différenciés de ces autres temps. Et l'ensemble témoigne d'une capacité de création et « d'adaptation » pour qu'en structure de soin, un travail analytique soit possible.

Au CMP de Vanves, l'engagement se fait d'emblée dans le mode du recrutement puisque tous les intervenants sont concernés par la psychanalyse. C'est un dispositif qui se rencontre rarement, et ce qu'on y expérimente comme reconnaissance dans l'entre-nous, qui bien évidemment n'est pas sans différences, et dans ce tissage langagier qui rend compte de cette spécificité, permet sans aucun doute de pouvoir maintenir cette qualité d'accueil et de travail.

Ici, le point d'originalité, si je puis dire, est le travail qui s'y fait auprès des **tiers**, en premier lieu avec les parents, (sachants pour l'enfant), mais aussi avec les autres

intervenants entrant en ligne de compte pour chaque situation, social, scolaire, médical... Travail endossé par tous, dans un savant maillage, comme temps premier nécessaire au travail d'analyse et de la cure. Occasion parfois, même très modestement, d'un décalage possible de la demande de l'Autre social ou autre, sorte de navigation à vue aux frontières de cette inscription sociale et de la prise en compte de l'expérience de la folie.

L'a-venir de la psychanalyse en ces lieux est certes en question. Selon Hervé Bentata, son institutionnalisation a vu, au fil du temps, son aspect novateur et subversif s'éteindre... Comment pourrait-il en être autrement ? Ceci a sans doute effectivement pour effet, tel que noté, une difficulté à sortir du registre du conscient au dépend d'une autre logique, celle de l'inconscient. Le travail reste possible, des dispositifs à créer, de la clinique à proposer, du transfert à analyser..., ceci toutefois dans la mesure où ce qui est actuellement rencontré comme troubles et plaintes pourront initialement prendre dimension de symptôme, dans ce qui en suppose parfois une nécessaire période d'errance.

Fort de cet engagement, de la référence à la théorie et aux grands hommes qui ont inscrit la psychanalyse dans l'institution, mais aussi aux liens vitaux entre écoles analytiques et psychanalystes, se pose également la question d'un certain « **enseignement** », au travers de dispositifs comme celui de la présentation clinique par exemple.

Donc, la psychanalyse en institution est moins présente, moins attrayante dans la promesse qu'on y avait déposée, en raison de ce que sont ses contraintes (de temps, sa temporalité...) et sa part d'impossible, si on la cantonne à une « professionnalisation ». **Marie Jecjic** rappelle dans son article « Pas de psychanalyste », qu'elle a pour seul objet ce Réel si bien défini par elle. **Réel** qui en même temps qu'il inclut l'infini en dirige la cure. Ce qui fait de ce discours non pas un discours d'adaptation, mais d'articulation pouvant éclairer le soin et l'éducation, mais pas à être appliqué.

Alors qu'en est-il de l'enfant du psychanalyste du point de vue de la présentation clinique ? « Lieu » d'un acte analytique qui consiste comme le rappelle **Vincent Clavurier** dans sa référence à Lacan, « **en l'attente d'un témoignage subjectif le plus précis que possible** ». A la fois pour faire advenir ce qu'il peut en être du rapport du sujet à la parole, et pour faire avancer la théorie, je dirais, toujours entraîné de se faire, vers ce qui peut être défini comme une « connaissance positive ». L'insistance, voire la pugnacité, ainsi que la lenteur à comprendre dont faisait preuve Lacan, avaient pour fonction d'amener cet autre à faire comprendre ce qui lui arrivait du point de vue du langage. L'attention portée sur le jeu du signifiant fait de cette clinique, une clinique du dire plus que de l'écoute (et encore moins du regard). Si à ce point particulier de la structure qui est souvent un des enjeux de ce temps clinique, il est accordé une sorte de mise en tableau, l'auteur insiste pour que celle-ci garde son mouvement, « sa/dynamique ». Pari est fait que le sujet puisse se reprendre au niveau de son symptôme et/ou de son délire, pour avoir le sentiment que la psychose n'a pas gagné. Grâce à ce point d'ignorance, d'insu, de savoir établi désarçonné... pouvant faire vaciller la connaissance, une place est alors laissée au sujet et à la précision de son dire.

Un autre enjeu est l'attente d'un effet thérapeutique que serait par exemple celui d'amener le sujet à dire dans quel filet de signifiants il est pris, et réaliser, par cette prise de conscience, une sorte de décoinçage et de déplacement de la problématique.

L'auteur finit son article sur cette remarque que si effectivement le malade se présente, tout comme le psychanalyste qui se prête à ce dispositif, il est une équivocité de la question clinique, car plus qu'un malade et/ou un psychanalyste, c'est au final la clinique elle-même qui se présente, et qui fait justement de ce temps, un temps de transmission.

Dans son article « Qu'est-ce qui pousse l'analyste à faire cas ? Y a-t-il de l'écrit d'analyste ? », **Jérémie Salvadero**, en même temps qu'il analyse la théorisation du fait clinique, témoigne aussi, semble-t-il, des difficultés de ce qu'il en est de cet acte et de cette *place d'objet a*, incarné par le psychanalyste. Plus précisément, il interroge l'utilisation de la clinique comme savoir en place d'agent du discours refoulant la fonction de la Vérité, à savoir le *savoir universitaire*. Selon les trois situations que sont la vignette clinique, la théorie du contre transfert et la demande de contrôle, il questionne le sens qu'il peut en être donné : moment symptomatique dans la cure, récupération de la fonction du sujet supposé savoir par l'analyste ou refus d'être traité comme objet déchu devant pouvoir être expulsé, enrayant ainsi l'opération changeant la qualité de l'objet. S'agit-il de la manifestation d'un souhait pour l'analyste d'asseoir son autorité, son prestige ? La place de *Maître* témoigne-t-elle d'une résistance au transfert et à son insupportable ? (Là où justement le dispositif de la passe permet d'interroger les raisons du choix de cette position intenable). Concernant l'écriture de l'acte qui, comme parler, n'est pas l'acte, référence est faite à la poésie comme recours pour dire ce que le récit ne dit pas et rate à chaque fois, car seule celle-ci, à la limite de l'abolition de la langue, proximité du Réel, approche quelque chose qui serait bout de la Chose, dans une parfaite déprise du sujet au profit de la sonorité de la langue.

Si comme le signifiait Hervé Bentata dans son article, la psychanalyse est à ce jour moins subversive, en particulier dans les lieux de soins, il me semble qu'elle le reste toutefois dans la clinique, qui peut-être de ce fait justement, est toujours en train de se faire. Subversive petitement, mais tout de même... Tout d'abord, et peut-être à plus d'une reprise dans cette revue, dans le champ de la psychanalyse elle-même. Je pense en particulier à l'article de **Paul Alerini** sur les dessins et les gribouillages d'enfants, moyen par lequel ils entrent bien souvent en relation avec l'Autre de la rencontre. On supposait y trouver une formation de l'inconscient en lien à la fois avec la question du désir et de l'image du corps, dans ce qui était aussi « une invitation à la communication avec l'analyste », savoir attribué à l'enfant. On y voyait également quelque chose d'un acte éminemment créatif. Développant la richesse de ce « média » dans un article très intéressant, l'auteur se demande à partir d'une clinique qui effectivement se rencontre actuellement, quelles peuvent être les raisons de cette « *désaffection* » des psychanalystes pour cette forme d'expression de l'enfant qui la placerait de ce fait à la même place que les autres jeux ? Dessin également jusqu'à là perçu en lien avec l'origine ou l'acquisition de l'écriture. S'agirait-il d'une résistance au travail pouvant être mené ? Du côté du psychanalyste, du côté de l'enfant en tant que symptôme à surmonter ? Que

pouvons-nous aussi penser de cette écriture qui de plus en plus se numérise et devient clavier/écran qui ne nécessiterait même plus le passage par le graphisme ? Trop de savoirs constitués du côté de l'enfant qui nous éloigne là aussi de la nouveauté initiale que constituait sa rencontre il y a quelques dizaines d'années ? En tout cas, une série de questions est ici posée.

Autre sorte de réflexion renvoyée à la psychanalyse par l'intermédiaire de l'étude clinique, celle d'**Edith Mac Clay** dans « Donner sa langue au chat... ou trouver sa langue » : alors que dans la rencontre avec un enfant, le psychanalyste se trouve d'emblée inclus dans une structure ternaire avec les parents, la tendance actuelle, peut-être face à des parents de plus en plus en attente de réponses « tout faites » et des discours constitués, et même pour les psychanalystes, est donc de répondre à la devinette par des « *pseudo-réponses-conseils* », empêchant de ce fait le sujet de trouver sa langue. L'auteur insiste sur le fait qu'il faille, bien entendu, se garder de répondre, ce qui nous mettrait sinon en position de Maître, et participer à la création de ce qu'elle nomme « l'espace-temps ». Espace-temps nécessaire et propice au travail qu'on y propose, qu'on y attend. Seule position de l'analyste. Seul pari à soutenir. L'auteur retrace la relation de Mme de Sévigné avec ses deux enfants, en fait une triangulation symptomatique de la mère qui a pour effet d'ouvrir ce qui avait été précédemment perçu du ravage mère/fille, pour voir le déploiement de son symptôme en référence à son rapport à la langue et bien entendu à l'écriture.

Là où certains, notamment travailleurs sociaux, - mais cela ne nous arrive-t-il pas également parfois en place d'analyste ? - verraient dans l'acte de séparer dans la réalité ce qui serait perçu d'une trop grande proximité relationnelle entre un enfant et généralement sa mère, **Simone Wiener**, à partir de son expérience clinique, nous propose une toute autre lecture de ce sujet, sur fond de cette mise en garde « ne demande pas ton chemin à quelqu'un qui le connaîtrait, car tu ne pourrais pas te perdre... ». Ce qui d'ailleurs semble à propos pour l'enfant comme pour le psychanalyste. Car, c'est surtout au sujet qu'elle s'adresse ! Dans ce qui se suppose comme causation du sujet dans la dialectique de l'aliénation et de la séparation, il est des séparations parfois prises « à la lettre », et agies dans la réalité, alors qu'il s'agirait avant tout d'une opération d'ordre symbolique qui demande « l'ouverture d'un espace de paroles ». Pour saisir la consistance de ce qui tient et maintient collés, et ceci dans les dires de chacun. Un espace joliment nommé « *partition de l'intérieur* ». L'auteur se pose la question de savoir si cet espace, pour être opérant, se doit d'être préparé, anticipé... Ou peut-être « pensé » ? Le pari est celui de pouvoir, par cet espace, interioriser les signifiants pour que césure ne soit pas pure absence (vide ?), incorporer quelque chose de l'Autre pour pouvoir ensuite s'en défaire. Et comment faire de cette séparation, toujours partielle, incomplète..., quelque chose de créatif pour qu'émerge du désir ?

Simone Wiener fait la proposition d'une sorte de désidéalisaiton de l'idée de séparation où accepter de se séparer serait d'accepter de conserver quelque chose de l'objet sur un mode imparfait, incomplet, manquant... mais surtout aussi accepter de se perdre.

Plus généralement, conclut-elle, si l'expérience analytique serait pour l'analysant de se défaire de liens dépassés, de la jouissance d'un symptôme, force est de constater qu'elle

serait tout autant pour l'analyste de se déprendre d'un savoir constitué, afin de pouvoir entendre l'insu, se rendre disponible à ce qui vient, sans quoi rien ne pourrait avoir lieu.

Tout comme Marie-Claude Thomas qui perçoit dans la manifestation de la violence les racines d'une subjectivation possible, **Jean-Louis Sous** voit dans les modalités d'un enfant à effacer ses traces, ce qui justement laisse présager le « devenir-sujet ». Pouvoir accepter cela dans une relation transférentielle permet incontestablement l'émergence de ce qui déjà est perçu comme pouvant exister, ceci dans la mesure où le mouvement d'effacement est pris comme acte initial du sujet... A partir de là, la trace peut aussi se voir sous un autre angle, « que me veut cet Autre qui s'y trouve ? ». Là où le creux de l'empreinte peut parfois prendre relief d'un trait pulsionnel pouvant déborder le sujet, l'aspirer dans le trou...

Cet enfant que nous rencontrons dans la clinique et qui nous convoque de la sorte, nous éclaire sans doute aussi sur ce qu'il en est de l'enfant dans l'adulte. Je pense en particulier à cet article très précieux de **Dominique Simonney** sur la folie du joueur. Grâce à ce jeu du joueur, il est tendu un fil vers l'infantile où peut être posé la question : « dans ce drôle de jeu du joueur, y a-t-il le dévoiement d'un jeu enfantin ? ». Car là où perdre est « se perdre » dans toute la dimension de son être, et sans que le joueur ne puisse rien en savoir, l'enfant qui jette sa tétine, son doudou... prend le risque, comme dans tout acte, de ce qu'il en sera de la réaction de l'Autre. Celui-ci y répondra-t-il ou non ? Même pari qui est au fondement de tout acte. Ainsi, l'absence de réponse ou plus justement la réponse par l'absence de ce que représente cet appui, aurait-elle eu pour conséquence ici une identification à l'objet chu que le joueur rejouerait inlassablement ? Ce qui fait de ce jeu là un jeu particulier, que l'auteur définit comme « creux d'un trou de mortification ». Si Freud avait déjà théorisé le jeu et la perte du côté de la dette au père, l'auteur propose une autre interprétation, celle d'une non-réponse de l'Autre, du côté d'une absence de l'Autre maternelle, l'Autre en place de grand Autre. L'auteur part de Dostoïevski, passe par Pascal pour rejoindre Stephan Zweig, et démontre qu'il peut exister dans la structure, une enclave en rapport à cette perte de soi, et qui toutefois n'en fait pas une psychose.

En guise de conclusion, il me semble que l'enfant du psychanalyste dont témoignent ces différents articles, rend tout d'abord compte d'une convocation particulière faite au psychanalyste, une implication qui comme nous l'avons vu ne peut se réduire à un simple positionnement. En cette place de référent du langage, grand Autre, d'objet **a** chu puis expulsé, le Réel en dirigeant la cure, la rencontre se fait sur fond de « pari » du sujet. Un sujet qui a peut-être ici la particularité d'être en devenir, de se trouver au temps de l'origine de son émergence et de sa constitution, pris presque expérimentalement dans son rapport au langage, parfois dans le recours aux dessins et aux jeux..., à la fois dans son mouvement d'aliénation et surtout de séparation qui en rythme et en module une causation toujours à conquérir et jamais totalement aboutie. L'enfant nous pousse à être

créatifs dans la rencontre, dans les dispositifs de soins..., et contribue au dynamisme qui rend la clinique et sa théorisation vivantes et en mouvement.

Des risques existent, et sont peut-être d'autant plus présents du fait de cet inachèvement constitutionnel de l'enfant que nous rencontrons. Ils se trouvent dans l'élection de discours constitués en place de savoirs, en parfaite maîtrise de la forme et du contenu tels des savants sachants, tout comme les parents, voire encore un peu mieux qu'eux... Risque du remplissage de l'insu, de l'ignorance toujours à préserver, du manque, dans lequel l'enfant devrait pouvoir se loger pour y grandir et s'y déployer...

L'enfant est aussi occasion d'enseignement et de transmission, celle d'une clinique en train de se faire, portée avant tout par l'attente d'une précision dans le dire d'une position subjective. Invitation à ce travail de précision qui permet à la fois l'affinement du dire, mais aussi une avancée de la théorie et de la théorisation.

L'analyse avec l'enfant, si différente il peut y avoir avec celle de l'adulte, est généralement perçue comme moins prise dans une fixité des symptômes et de leur au-delà, moins sclérosée dans des bénéfices dits secondaires..., peut-être « plus directe ». Elle renseigne ainsi sur ce qu'il en est de l'enfant dans l'adulte pris dans le travail de l'analyse, tel un lieu où peut-être, mais sûrement..., des changements peuvent survenir.

Nathalie Siffert